

rait rencontrer quelqu'un de connaissance. Et lorsque la salle du cabaret lui semblait devenir trop étroite, il s'en allait flâner avec ses acolytes le long des boutiques de marchands de gâteaux, où l'on achète de l'eau-de-vie douce, mélangée de miel. La flânerie durait jusqu'au milieu de la nuit, heure à laquelle Annicza le faisait rentrer, non sans lui épargner les reproches et Jovicza comprenait alors qu'il avait joui des bonnes choses un peu plus que de raison.

Naturellement, il était impossible au mineur de descendre dans le puits le lendemain, car il sentait alors venir un mal spécial, bien connu de gens beaucoup plus élevés que lui dans la hiérarchie sociale et que l'on nomme vulgairement *mal aux cheveux*. Cette maladie se guérit de plusieurs manières : notre homme, lui, avait, un mode de traitement spécial : quelques petits verres d'eau-de-vie.

Dès que Jovicza fut entré en possession de richesses venues si soudainement et d'une façon aussi inespérée, son premier soin avait été de s'acquitter avec le tailleur : en même temps, il lui commanda un habit de cérémonie si magnifique que, dans le district tout entier, aucun regard humain n'en avait jamais contemplé de semblable. Il était fait du drap blanc le plus fin, les bords en étaient garnis de galons d'or et Jovicza le paya de bon cœur cent cinquante ducats. Adieu alors les anciens vêtements ! car le bonhomme ne voulut plus conserver aucun souvenir de sa misère passée.

— Pauvreté, je te jette par la fenêtre ! s'écriait-il en employant le dicton imagé et si plein d'idéal qui caractérise le Roumain — et comme fut dit fut fait. — Les vieilles hardes voltigèrent dans la rue les unes après les autres et la czondra rapiécée prit à son tour le même chemin. Cependant la gentille Annicza, qui regrettait la perte du vieux manteau, s'en alla en cachette dans la rue, ramassa dans la poussière le vêtement jeté si dédaigneusement, et, sans dire un mot à son mari, elle le cacha dans le fond d'une malle.

— Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? se dit-elle.

Il n'est sac si plein qui ne se vide, tout le monde sait cela ; il n'y a qu'une classe de gens pour ignorer cette règle : ce sont les financiers. Un beau jour l'or cessa de se montrer dans le puits de Jovicza ; la riche veine se tarit et de nouveau la roche sourde reparut à sa place. Le mineur se démena tant qu'il put et essaya de toutes les manières de rappeler la chance : ce fut en vain. Le *Ventre vide* se montra tout à fait digne de son nom. La fortune amassée diminua d'autant plus rapidement que la source en était tarie, car toutes les tentatives faites pour rendre au puits son ancienne abondance n'eurent d'autres résultats que d'absorber beaucoup d'argent. Bientôt une partie du champ acheté dut être vendue, puis le reste, puis le jardin, enfin la maison elle-même. Les horloges à musique ne furent sacrifiées que le plus tard possible, car on ne les mit aux enchères que quand les armes précieuses, les vêtements magnifiques, les superbes tableaux et les meubles splendides eurent été vendus à des prix dérisoires.

Jovicza se trouva dans une bien triste situation, plus misérable encore que lorsque le *Fale gale* s'était créé sa déplorable réputation. Personne ne voulait rien lui prêter ; ses vêtements pendaient en haillons sur son corps et quelques mois de misère et de privations avaient eu raison des charmes de la gentille Annicza.

Vint l'hiver glacé, la terreur du pauvre, et Annicza qui, l'année précédente, commandait encore à deux serviteurs, s'en allait maintenant dans la forêt ramasser des branches mortes, pour qu'une maigre flamée réchauffât au moins le soir la pauvre chaumière. Et Jovicza eut faim, il eut froid, et il se traita lui-même de misérable insensé pour n'avoir pas, au temps de l'abondance, mis de côté au moins une czondra neuve.

Au même instant la porte s'ouvrit et Annicza entra le visage brillant et coloré par la bise et la joie : elle apportait la vieille czondra en disant :

— Il fait très froid et le vieux manteau te ré-

chauffera bien lorsque tu descendras travailler dans le puits.

— Oh ! quelle bénédiction dans le malheur que de posséder une épouse soigneuse ! pensa Jovicza en se drapant dans le vieux manteau.

Puis il descendit dans la mine et recommença son infernal travail.

PAUL CHAMP-RIGOT.

THÉÂTRE ROYAL

LE "CITY CLUB"



Il y a grande affluence au Théâtre Royal. De très jolis costumes, de très remarquables actrices, une grande variété de scènes, tableaux vivants, chants et danses, tel est le bilan de la représentation.

Mlles Fanny Everett, Keitty Wells et Grace Langley ont particulièrement obtenu les applaudissements de la salle, et les acteurs nègres Lowry et Evans, Lew Hawkins ont créé une hilarité générale par leurs dialogues et monologues d'à-propos et leurs chants comiques.

C'est une amusante représentation où le spectacle, peut-être un peu trop nature, tient la plus grande place et n'en paraît pas moins extrêmement populaire.

La semaine prochaine on jouera : "Last Mail."

QUEEN'S THEATRE

"HERRMANN"

Le nom d'Herrmann a suffi pour attirer au Queen's Théâtre, une foule de spectateurs. De tout temps, le public a été avide du mystérieux et du merveilleux. L'annonce promettait beaucoup en ce genre : Magie blanche, magie noire, nécromancie, tours de passe-passe, le bilan contenait de tout et le grand prestidigitateur n'a pas trompé sa clientèle.

On pourrait dire qu'il a perfectionné son art. Ses mouvements de main rapides comme la pensée échappent à l'observateur le plus attentif et on pourrait presque croire que ce maître a à son service quelques intermédiaires invisibles qui se plient à ses volontés.

Herrmann s'est dit hypnotiseur et il semble l'avoir prouvé. Sous des passes magnétiques, Mme Herrmann a paru bel et bien endormie. Ses poses et son sommeil ont été très naturels et rien n'a paru simulé. Le tableau du "Rêve de la jeune esclave" est dû à Herrmann. Bien souvent ce tableau a été plagié, mais jamais donné avec autant de vérité que par lui. Le sujet, Mme Herrmann, n'ayant qu'un bras appuyé, se tient en équilibre, dort pour ainsi dire en l'air, sans efforts, sans aucun autre appui visible qu'une simple perche et obéit au commandement du magnétiseur. Le spectacle est intéressant, surtout par la grâce des poses et la beauté de l'allégorie.

Quant aux autres illusions, "Le Mystère de l'émigration chinoise," "La Statue d'argent," elles sont simplement merveilleuses. Herrmann est le maître des prestidigitateurs de l'époque.

Très fin et très spirituel causeur, il a tenu son auditoire en hilarité. Possédant son art à un degré qui touche à la perfection, il a étonné les plus incrédules et tout le monde s'est retiré enchanté d'une des plus intéressantes soirées qui aient été données au Queen's, cette saison.

VERS TRAGIQUES RIDICULES

Continuons la série des proses burlesques. Que M. Hugues Le Roux, le brillant conférencier, me permette de lui signaler celle-ci, qu'il devrait bien effacer d'une prochaine édition de son *Enfer parisien*. Il s'agit, je crois, d'un jockey anglais :

Son père était jockey, sa mère était morte.

M. Sarcey a aussi écrit dans un savoureux feuilleton du *Temps* :

Il agite sur son casque un panache absent.

Il s'est inspiré évidemment, ce jour-là, de la phrase classique bien connue de tous les collégiens :

Je vois ici beaucoup d'élèves qui n'y sont pas.

Et que dire de la logique merveilleuse de cette romance intitulée : *L'Aveugle*, qui valut jadis un brillant succès (de chanteur) à un de nos plus jeunes et plus étincelants journalistes :

Mon Dieu, je l'aime tant, qu'en soupirant pour elle, Je demande au Seigneur qu'elle ne m'aime pas !

— Après avoir défendu Scribe d'avoir écrit sérieusement des vers qui n'étaient en réalité qu'une plaisanterie, je suis un peu tenté de défendre le P. Malebranche contre l'attaque de M. Léo Claretie. Notre spirituel collaborateur nous dit :

On connaît l'ode de Malebranche :

Il nous fait, aujourd'hui, le plus beau temps du monde, Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

Ce n'est point dans une "ode" — il n'en composa jamais — que le célèbre métaphysicien aurait inséré ces vers. Défié par des amis qui lui reprochaient de ne rien entendre à la poésie, il aurait lâché, en manière de réponse, la boutade ci-dessus, en disant aux rieurs :

Vous, gens du métier, passez-moi mes deux vers ; vous en faites tous les jours qui ne valent pas mieux.

(*L'Intermédiaire.*)

LES TISSUS IMPERMÉABLES AUX BALLE

INVENTION NOUVELLE RENOUVELÉE DES GRECS

On parle beaucoup de l'invention d'un tissu impénétrable aux balles des fusils les plus perfectionnés du jour.

Cette cuirasse, aussi légère que résistante, est une invention renouvelée des Grecs et dont le général athénien Iphicrate est l'auteur. Voici ce qu'en dit Cornélius Népos :

Iphicrate augmenta la longueur des piques et des épées, et, pour diminuer le poids des cuirasses d'airain et de fer, il les fit faire en toile de lin durci dans du vinaigre mêlé de sel.

Les balles sont plus pénétrantes que les flèches, mais c'est une question de plus ou de moins. Une cuirasse en étoffe salée et vinaigrée plus épaisse que celle d'Iphicrate pourrait être une défense contre les balles comme les cuirasses athéniennes l'étaient contre les flèches.

RENÉ DE SEMALLÉ.

AUTRES TEMPS, AUTRES MŒURS

Lui. — Qu'est-ce donc que tu lis ?

Elle. — Deux lettres de toi, mon cher.

Lui. — Qu'est-ce qui peut y avoir dans celle de quarante pages ?

Elle. — C'est celle que tu m'as écrite un an avant notre mariage quand j'ai eu un petit mal de gorge. L'autre, celle d'une page, tu me l'as écrite l'an dernier quand j'ai failli mourir.